Jean Soublin

Le Champ d'asile

SEUIL

83
2 6526

LE CHAMP D'ASILE

16°Y2
49117

Voir aussi : micro-fiche même cote

MF
S73647

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

Lascaris d'Arabie
1983

83

JEAN SOUBLIN

LE CHAMP D'ASILE

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VIe

65E

DL-05-02-1985-02775



ISBN 2-02-008628-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 1985

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

1

La chaussée de Charleroi

Amour au bord du canal - La chaussée de Charleroi - Conversation avec la Waudru - Histoire de Verbatim - Jours tranquilles aux Batignolles - Bon souvenir d'Espagne - Des retrouvailles à la Minerve *- Petite scène de guinguette - Où le général Lallemand proclame une république - Larmes de Ludivine.*

Elles couraient le long du canal, gauchement, comme courent les filles, muettes, les dents serrées, battant l'air de leurs bras. L'une d'elles avait abandonné ses sabots pour détaler plus à l'aise; l'autre serrait les siens farouchement : une arme peut-être, ou simplement la peur de perdre. Leurs pieds nus volaient sur l'herbe grasse de la mi-juin.

Verbatim et la cantinière trottinaient derrière elles sans trop se presser : « Vers la haie, avais-je dit, amenez-les-moi vers la haie. » Rabatteurs chevronnés, ils surveillaient simplement les écarts, les feintes, les sursauts éperdus du gibier qu'ils avaient levé. Mais il n'y aurait pas d'écart ni de sursaut. La poitrine en feu déjà, les pieds blessés, elles ne pensaient qu'à rejoindre la haie, la franchir malgré les épines, courir encore vers le boqueteau et de là, appelant déjà à l'aide, gagner la grange où des hommes, sans doute, montaient du foin. Fuir en tout cas, échapper aux deux brutes, aux deux soldats qui les avaient surprises au lavoir; atteindre la haie, fuir.

Tapi dans les ronces, guettant les deux coureuses qui remontaient vers moi, j'imaginais le mouvement des jambes libres sous la jupe noire, l'odeur des cuisses trempées de sueur, les seins en tempête sous le caraco : mon cœur battait déjà plus fort. J'attendais, le souffle

court, les mains crispées, le dos parcouru de frissons familiers : à l'affût.

Pour un simple soldat, Verbatim a beaucoup de jugement et d'expérience : il sent bien le moment fugitif où l'on doit saisir la victoire.

– Chamoreau! à toi, Chamoreau!

A son cri, les deux coureuses ralentissent, se retournent sans comprendre puis repartent de plus belle vers la haie salvatrice où le diable, tout à coup, se dresse devant elles.

Le diable, oui. Ou presque : Chamoreau, sous-officier de la ligne un peu égaré, un peu déserteur, six pieds sans le shako, deux cents livres de rouquin en rut. J'en attrape une dans chaque main : il faut faire vite, profiter de la surprise, de l'épouvante. Et couvrir, tout de suite. Je sais cela depuis longtemps. Je repousse l'une dans les jambes de Verbatim qui s'affale sur elle en soufflant comme un bœuf tandis que l'autre, renversée par les cheveux, s'écroule contre le talus, résignée avant même d'avoir compris.

C'étaient deux Wallonnes, brunes aux joues roses, les bras et les épaules presque noirs, brûlés par le soleil d'été sur les fenaisons; le ventre blanc pourtant, laiteux et dur, avec des coups de reins à désarçonner un hussard. Verbatim, comme d'habitude, se débattait maladroitement avec la sienne en jurant comme un damné. Moi, je les cogne d'abord, un revers de main, parfois un fourreau de baïonnette : assez pour étourdir, pas assez pour endormir. On apprend à mesurer sa force. Elle geignait doucement sous moi, mordant ses lèvres, les yeux clos, les hanches pourtant attentives aux mouvements de son corps. Assise sur le talus, la cantinière, toute rouge, fourrageait sous sa robe en nous regardant faire.

Je les ai laissées repartir en leur donnant un napoléon à partager. Verbatim dormait déjà. Nous l'avons déshabillé tant bien que mal avec la cantinière avant d'étendre

nos uniformes, nos sacs, nos bottes pour les faire sécher : depuis ce faux gué de la Sambre, nous marchions trempés. Je n'ai pas tardé à m'endormir moi aussi, en repensant à la nuit précédente : elle avait été rude.

*

Ce qui restait du 512 avait dévalé la veille vers Genappe avec le sergent Chamoreau et le voltigeur Verbatim. « Passer la Dyle, criait-on, il faut passer la Dyle avant les Prussiens. » Seulement à Genappe, sur les huit heures de cette belle soirée de juin, il n'y avait pas que le 512 : il y avait toute l'armée. L'armée battue, brisée, affolée, qui s'en venait buter comme une bête malade sur le petit ruisseau grossi par les orages de la veille. La Dyle roulait plus d'un cadavre dans ses eaux brunâtres, les herbes de son fond avaient l'air traîtresses : pas de gué possible. Le petit pont de bois laissait passer les hommes par file de deux, sablier qui mesurait notre défaite.

Sur la rive s'amoncelait une cohue désordonnée où survivaient encore, malgré tout, des habitudes de discipline, des velléités de résistance. Dans l'armée qui sombrait les vieux réflexes jouaient encore. L'ennemi arrive, là, derrière ce bois, il va nous canonner une fois de plus, mais on salue toujours un colonel, fût-il en train de décamper dans une calèche pleine de malles et de femmes. Surtout, on colle aux camarades : nous sommes ainsi, nous, les soldats, quand ça va mal; plus disposés à mourir bêtement avec le régiment qu'à survivre isolés loin des sous-offs, des amis, de tout ce qu'on a, quoi! Sans compter les trompe-la-mort, les brigueurs de médaille, les jardiniers du champ d'honneur. A huit heures il s'en trouvait encore pour se battre : le canon grondait vers Ligny, vers les Quatre-Bras, et la moitié de la division Drouet tenait

toujours derrière nous : on entendait leurs fifres. Lallemand, le général, était là-bas avec eux. Ça nous rassurait un peu. Nous le connaissions bien, Lallemand, il nous avait commandés en Espagne : un coriace.

Nous autres, au 512, nous avons depuis longtemps renoncé à la gloire. Mourir pour le Tondu, c'est bon pour la bleusaille, pas pour nous, les forcenés, les anciens de Castille, les vétérans de Saragosse. On fait sa part, c'est bien, mais, attention, pas plus! La récompense, de toute façon, elle est toujours pour la Garde. Messieurs les grenadiers restent l'arme au pied pendant que Jacquot mange du boulet, mais, quand les maréchaux passent, ils savent très bien bouger pour ramasser une citation, la croix et les bons cantonnements.

Nous, nous n'avons pas besoin de tout cela : au 512 on nous a toujours respectés. Ça nous vient des duels, des rixes et puis de l'Espagne, évidemment, de ce que nous avons fait là-bas. Le civil, le bleu, même le vétéran, tiens! ils en ont entendu parler, du 512, ils savent qu'on ne plaisante pas avec ce régiment-là. Une réputation, en somme. Ça nous a servi, à Genappe.

Il restait au régiment de quoi former à peu près trois compagnies. Nous avons un peu bousculé des artilleurs bretons qui cherchaient encore, Dieu sait pourquoi, à sauver leurs caissons et nous sommes enfin parvenus au pont. Là, nous avons buté sur un peloton de chasseurs de la garde, tout émoustillés parce qu'on annonçait l'arrivée de Sa Majesté. Ils ont voulu nous arrêter, mais toute l'armée nous poussait au cul : on se doutait bien que les Prussiens arriveraient avant l'Autre, qu'ils placeraient une batterie sur la terrasse de l'église et qu'il n'y aurait bientôt plus de pont du tout.

Alors les camarades ont obéi quand l'un de nous a crié : « Baïonnette au canon! » On ne sait pas qui a crié,

je pense que c'était Verbatim. Il a une belle voix, Verbatim, pour un simple soldat. Son âge, sans doute. Le major qui nous restait grommelait doucement : « Attention, les enfants, c'est la Garde, attention, voyons », mais, nous, nous avions quand même pris Hougoumont le matin, ou presque. Alors, baïonnettes bien croisées, en ordre encore et malgré les officiers navrés, nous avons fait reculer la Garde stupéfaite. On ne le sait pas, mais le petit pont de bois, à Genappe, c'est le 512 qui l'a pris. Et franchi.

On nous avait dit : « Vous verrez, après la Dyle vous serez à l'abri, c'est tout de suite Charleroi, et puis la France. » Seulement, après la Dyle, c'était l'enfer. Les Prussiens nous attendaient de l'autre côté, évidemment. Ils s'étaient cachés derrière le château : comment avaient-ils traversé? mystère. Ils nous ont chargés tout de suite, furieux apparemment de rencontrer un régiment qui tenait encore à peu près. Ensuite, rassurés de nous voir délabrés, ils nous ont fait la conduite.

La conduite! De la chaussée de Charleroi monte un bourdonnement de fatigue, de faim, de peur aussi. A la plainte des blessés qu'on soutient comme on peut répond l'appel des soldats séparés de leur unité. Des gars qui ont appartenu à la même compagnie pendant cinq, dix, quinze ans. On a pensé pour eux pendant tout ce temps et voilà qu'ils se retrouvent tout seuls pour la première fois, perdus comme des enfants à cinq lieues de Charleroi sur une mauvaise route encombrée d'épaves comme eux. Et la nuit qui est tombée tout d'un coup, et l'ogre prussien qui attend dans l'ombre. J'en ai vu qui pleuraient, je le jure.

On essayait de marcher le plus vite possible, de courir parfois, dans l'unique idée de rejoindre la France. On s'était sentis à l'aise chez les autres, jadis : en Saxe, en

Hollande, en Catalogne, en Toscane, c'est vrai. On était vainqueurs, n'est-ce pas? Mais ce soir-là, vraiment, nous cherchions tous la France, le pays, la maman. Où ça? derrière ces collines, peut-être. En France l'ordre reviendrait, les lieutenants nous reprendraient en main, des généraux galoperaient devant nous : on serait commandés, quoi!

Il n'y avait plus de 512. Nous avions pris les Prussiens de plein fouet, ils nous avaient brassés comme un malt, plus soucieux de briser les unités que de fracasser les crânes. Verbatim et moi, indemnes tous les deux, nous marchions avec quelques camarades, un groupe de vélites, une poignée de dragons démontés. Un colonel de lanciers polonais nous avait rejoints, un grand blond, très jeune, à la voix terrible. Il savait à peine le français mais ses ordres, proférés dans un jargon informe, nous paraissaient si naturels, si – comment dire? – si désirables que nous nous sommes rangés bien volontiers sous son commandement.

Maigre troupe, abattue, disparate, mais armée toujours et très consciente du salut qui gisait quelque part devant nous comme du danger qui rôdait derrière. Même aujourd'hui je revois clairement son visage, à ce jeune colonel. Il nous a sauvé la vie.

Les Prussiens trottaient sur notre flanc. On les entendait, à cent mètres de nous, faire sonner leurs armes, jurer contre quelque haie, quelque fondrière. Ce cliquetis, ces invectives nous accompagnaient dans la nuit. Puis, à chaque demi-lieue à peu près, s'élevait une clameur sauvage soutenue par un roulement de timbales. Alors les Prussiens nous chargeaient, nous sabraient méthodiquement, traversant la route où ils laissaient un lit de cadavres avant d'aller tranquillement se reposer de l'autre côté. Comme à l'exercice.

Notre colonel polonais nous formait en demi-carré. Avec nos quelques baïonnettes, la pique de son ordonnance et le sabre des dragons, nous offrions sur cette chaussée de malheur un semblant de résistance. L'ennemi la dédaignait. Il nous contournait pour aller massacrer sans risque les éclopés qui ne s'étaient pas abrités derrière nous et tant de hurlements sauvages, inhumains, orchestraient ces charges que les braves en déroute, désemparés, privés d'ordres, se couchaient, couraient en tous sens et gênaient nos pâles tentatives de manœuvres.

Le colonel polonais est mort à la quatrième charge, comme nous venions de passer Frasnes. Je me trouvais proche de lui. Malgré l'obscurité j'ai bien vu le Prussien qui l'a abattu : la pelisse blanche luisait dans la nuit sur le dolman sombre et j'ai pensé un moment que le double plumet de son colback lui donnait l'air d'un chat-huant. On devinait au loin les premières maisons de Charleroi. La troupe se précipitait, pensant déjà passer la Sambre.

« Viens, Chamoreau, viens donc », me criait Verbatim. Mais j'avais à faire. Il fallait remonter le flot des fuyards, m'ouvrir un chemin à coups de crosse pour atteindre le colonel. Il portait cinquante napoléons dans sa sabretache : depuis trois lieues je les entendais sonner. Il en avait moins besoin que moi : il lui manquait la moitié du crâne. « Au sabre, le cavalier doit toujours viser l'oreille gauche de l'adversaire », comme dit le règlement.

*

J'avais craint que les deux Wallonnes ne reviennent avec des villageois armés de fourches. Avant de m'endormir j'avais changé la pierre de mon fusil. Elles sont bien revenues, en effet. En m'éveillant je les aperçus en conversation avec Verbatim et la cantinière, installés tous

les quatre sur le chemin de halage, les pieds nus caressés par l'eau du canal. Je les ai rejoints. Elles nous avaient apporté du lard et du pain avec un seau de bière et nous regardèrent manger comme des mamans.

Leurs hommes étaient partis depuis trois ans, pour la Russie. C'était l'été : une lettre de Poznan, une lettre de Smolensk : « Ma chère épouse je t'écris pour te faire savoir qu'ici il fait très chaud et que je pense à toi... » Ensuite, plus rien. Elles étaient cousines et s'étaient établies ensemble brodeuses pour une manufacture de Thy, un vieillard faisait leur jardin. D'amis, d'amoureux, d'amants : aucun. Tous les hommes, tous, étaient partis.

On vivait sans rancœur cette fin d'Empire dépeuplée, cette fin de jeunesse stérile. On attendait. Un jour, ce serait la Paix, la broderie se vendrait mieux. Les hommes? mon Dieu, il en reviendrait bien quelques-uns, le mien, qui sait? le tien?

Verbatim, toujours curieux de la vie civile, questionnait la plus grande, la Waudru. Elle répondait posément, guettant du coin de l'œil l'approbation de sa cousine. Elle s'appliquait à souligner les bons côtés de leur existence, le pain à bon compte, le carnaval, les courses d'échasses à Nivelle, mais Verbatim l'interrompait pour lui prouver, avec ses grands mots, leur misère, leur solitude et l'injustice du monde.

Elles avaient entendu le canon la veille et nous demandèrent des nouvelles de la bataille. Prudentes, elles proclamaient leur attachement à l'Empereur, leurs vœux pour la fortune de ses armes. Je leur ai raconté les canonnades, les charges, la presque victoire, l'écrasement. Verbatim leur a expliqué que c'était bien fait, qu'il fallait se réjouir de ce résultat et que leur condition, comme la nôtre, en serait sûrement améliorée. Elles restèrent interdites et se turent, inquiètes d'un langage

si peu réglementaire pour un voltigeur. Verbatim allait trop loin.

– N'écoutez pas les divagations de cet antique soldat, leur dis-je en montrant sa moustache grise. La rage d'être vaincu lui a tourné la tête, riez plutôt de sa coiffure.

Les cheveux de Verbatim m'ont toujours déplu, je le dis tout net. Je porte les miens courts, ce qui favorise mes boucles, rehausse leur éclat rougeoyant et souligne ma ressemblance avec le maréchal Ney, le Rougeaud, comme on dit. J'ai toujours réprouvé dans ma section la négligence affectée qui amène certains à se faire une queue. Je la tolère mal chez mes hommes, je ne l'admets pas chez ceux des autres et j'ai souvent fait tâter de mon sabre aux freluquets qui venaient secouer leur tignasse près de mes feux. « Chamoreau, comme disent les voltigeurs, a tondu plus d'un hussard. » Dans ces conditions il m'a fallu beaucoup de magnanimité, depuis six ans que je connais Verbatim, pour fermer les yeux sur son ridicule catogan. « Je tiens cette coiffure du temps que j'étais prêtre, sergent, murmurait-il quand je le menaçais. C'était, je crois bien, avant votre naissance. » Il trouvait alors un geste nonchalant pour me mettre sous le nez la double sardine de sa manche gauche : au moins quatorze ans de service! On ne peut rien contre ces hommes-là. Verbatim savait aussi combien j'appréciais son amitié. Il ne pourrait pas y avoir de duel entre le sergent roux et le soldat trop chevelu qui aurait pu être son père.

Mais on peut quand même se moquer. J'ai bien fait rire les femmes en décrivant la coiffure du voltigeur, la cantinière surtout qui se tapait sur les cuisses en jurant. Elle riait tellement qu'elle oubliait de renifler la morve jaune qui lui coulait sur la moustache. Je l'ai calmée d'un regard quand j'ai senti qu'elle agaçait Verbatim.

Le vieux renard attendait cela pour contre-attaquer et pour détourner de sa tignasse les lazzis de la jeunesse.

– Le sergent Chamoreau que voici, non content d'arborer le poil ras que vous lui voyez, possède des talents de chanteur qui lui auraient valu mille triomphes dans les théâtres de Madrid et de Paris s'il n'avait choisi la carrière des armes, annonça-t-il en clignant les yeux.

Je l'avais assez pratiqué pour me savoir pris : les sarcasmes ne cesseraient plus que je n'aie chanté quelque chose, mieux valait obtempérer. Ma voix, d'ailleurs, n'est pas laide, j'entonne volontiers la romance : les officiers, les dames m'en ont souvent complimenté. Je les ai régalées, les deux Wallonnes : cela s'appelait *la Procédure.*

Les yeux noirs brillants d'étincelles
Et les yeux bleus tendres et doux
Dans leurs disputes éternelles
Prétendaient régner seuls sur nous.

L'Amour termina la querelle
Par cet arrêt judicieux :
Avec des yeux noirs on est belle,
On est belle avec des yeux bleus.

Le soir venait. Des moucherons voletaient autour de nous dans l'air doré, le canal frémissait au saut d'un poisson et nos pieds amollis prenaient sous l'eau des teintes de méduse. Nous parlions moins : Verbatim et moi ne pouvions plus nous attarder trop longtemps. A la nuit, à travers champs, nous gagnerions Maubeuge, évitant les routes, les convois, les colonnes. En ville, sous nos couvre-shakos, personne n'irait reconnaître notre unité et soupçonner notre désertion d'un jour. On aviserait alors. Il

fallait rallier Laon, avait-on dit : le maréchal Grouchy s'y portait déjà.

Nous avons repris sac et giberne, sabre et fusil, puis, douloureusement, les souliers. Les deux cousines voulaient venir avec nous, quitter leurs broderies, leurs vies fanées. Verbatim bougonnait que c'était impossible, la cantinière s'esclaffait méchamment. J'ai coupé court en leur disant d'attendre les Prussiens, qu'ils étaient plus riches et plus tendres que nous : elles nous ont quittés sur cette espérance.

– Au revoir, voltigeur.

– Adieu, la Waudru.

Je dis toujours adieu, moi, comme chez nous, en Vivarais.

*

La cantinière nous a quittés à Maubeuge : elle avait retrouvé par miracle des artilleurs de son bataillon. Pour quelque incompréhensible raison ils acceptèrent de nous en débarrasser. Elle ne cacha pas sa joie de se séparer de nous : il y a des femmes qui n'aiment pas la ligne. Nous, nous cherchions toujours ce qui pouvait rester du régiment. Nous voulions surtout savoir où en était Lallemand, notre général. Nous l'avions assez connu pour savoir que, s'il vivait encore, il saurait s'occuper de nous.

En trois jours nous parvînmes à Laon. L'Empereur y était passé, Grouchy s'y organisait et nous autres, fantassins, nous tournions en rond avec soixante mille camarades en quête d'un logement. Nous avions retrouvé les débris du 512 et cela réchauffait le cœur, dans la misère où nous nous trouvions, de côtoyer à nouveau les vieilles fripouilles qui nous servaient d'amis depuis l'Espagne. Ensemble,

nous avons pris d'assaut l'hôtel d'un maquignon sans le moindre billet de logement.

Verbatim, épanoui, guettait les nouvelles et prévoyait comme d'habitude l'arrivée de jours meilleurs. Il était bien le seul. Il disparaissait le soir, après la soupe, comme je l'ai toujours vu faire : cette manie-là l'avait repris. Comme en Espagne, comme en Saxe, il s'embarquait pour des itinéraires compliqués qui, de bivouac en bivouac, après dix mots de passe, vingt sentinelles amadouées et plus d'un pot de vin fraternellement accepté, le conduisaient vers telle assignation mystérieuse qu'il avait chez les dragons, ou les guides, ou les Bavarois : on ne savait jamais.

Il rentrait au matin, l'œil vif, la moustache malicieuse et la queue, cette diable de queue de cheveux, assez souvent en bataille. Un bleu l'aurait cru en bonne fortune, mais nous, les anciens, nous soupçonnions autre chose; quoi donc? allez savoir!

L'été s'annonçait superbe. On apercevait de la ville haute les champs d'alentour où des femmes – pas d'hommes, pardi, ils étaient devenus cuirassiers –, où des femmes, donc, piquaient des bœufs. Nous serions volontiers restés pour les aider, mais nos trois jours à Laon ne furent qu'une parenthèse. Nous étions en déroute : les Autrichiens et les Russes déferlaient sur la Lorraine.

Nous sommes donc repartis. On avait refondu le 512 avec des conscrits, des Marie-Louise qui ne pensaient qu'à crier « Vive l'Empereur! » Villers-Cotterêts, Aubervilliers, Rocquencourt : petits combats miteux où quelques uhlans chargent quelques voltigeurs. On se demandait pourquoi on se battait encore. Lallemand restait introuvable; quant aux autres généraux, selon Verbatim, ils supputaient leurs chances de passer à l'ennemi sans trop d'embarras et se mordaient les doigts de n'y avoir pas songé plus tôt.

Un matin, on nous a fait traverser Paris. Le maréchal Berthier nous avait pris en main, un fidèle, celui-là. Il nous emmenait à Orléans; pour quelle aventure? on ne savait pas.

Traverser Paris, c'était trop pour Verbatim. Au cours d'une halte il me convainquit de quitter les faisceaux pour aller examiner la porte du couvent des Feuillants où sa mère l'avait un soir abandonné. Trop pressée, mal renseignée ou peut-être simplement très sotte, elle s'était trompée de porte et l'avait déposé, avec langes, billet de détresse et panier d'osier, devant l'entrée du jardin, condamnée depuis longtemps. Il avait passé cette nuit-là – l'une de ses premières – à la belle étoile d'un ciel d'automne. Au matin, des lavandières avaient alerté les moines qui l'avaient baptisé illico : Ludovic en l'honneur du roi régnant et Verbatim, c'est-à-dire « mot à mot » dans le bas latin du frère lai qui enregistra l'acte en pensant à autre chose.

Dans cette aventure nocturne, dans ce patronyme insolite, Verbatim voyait le signe d'une exceptionnelle destinée. Il s'inquiétait, à l'âge de quarante-cinq ans, de ne pas l'avoir encore réalisée. C'est ainsi du moins que moi, son sergent, son intime depuis des années, j'expliquais les rêveries philosophiques et les sautes d'humeur du vieux voltigeur. Que savais-je donc de lui, à la vérité?

Les moines l'avaient élevé. Adolescent, proie facile pour les recruteurs de soutanes, il avait accepté de se faire prêtre. Le moment n'était pas très bien choisi : un évêque l'ordonna peu après la prise de la Bastille, en juillet 89, peut-être en août. Comme tout le monde, le jeune clerc bouillonnait d'idées nouvelles sous sa tonsure fraîche.

Un jour, il était devenu soldat. En quelle année? par quels détours? il restait là-dessus fort discret. Il avait servi en Italie, sous Lallemand déjà. En comptant la Belgique

d'où nous venions, cela faisait beaucoup de temps sous le même chef.

Bon soldat? sans doute : n'avait-il pas été trois fois sergent, une fois sergent-major? Mais cassé aussi, chaque fois. J'avais alors du mal à comprendre tant de ténacité dans la rébellion, tant d'obstination dans l'impertinence. J'entrevois aujourd'hui que Verbatim ne se privait jamais de juger les hommes, fussent-ils officiers, et prenait plaisir à leur signifier son verdict, de préférence devant la troupe.

– Mais réfléchis donc, voltigeur, les officiers, c'est quand même quelque chose, ils en savent plus long que toi.

– Toi, Chamoreau, tu dis « mon capitaine » comme ton père disait « not'seigneur ». Jusqu'au jour où il a été dépointé.

(C'est vrai, on l'avait « dépointé », mon père, quand le gel des mûriers l'avait empêché de payer son fermage. On appointe, on dépointe : c'était ça, les seigneurs. Et ma mère à manger des châtaignes, quand elle en trouvait!)

A force d'être promu sur les champs de bataille avant d'être cassé dans la cour des casernes, Verbatim faillit un jour se faire fusiller. Il l'avait bien cherché, d'ailleurs. Il faut dire qu'au 512, depuis Lallemand, on a toujours été plus pointilleux sur le respect aux gradés que sur le respect des civils. Verbatim feignait de ne pas voir la différence.

On nous avait ramenés d'Espagne en Saxe au début de 1813. Notre réputation nous avait précédés : les civils disparaissaient devant nous et même les militaires, pour la plupart, s'écartaient prudemment; les autres venaient recevoir bouche bée nos leçons sur la façon de traiter une population occupée. Verbatim faisait sa part et tenait son rôle : le défroqué n'était ennemi ni du vin, ni du jambon, ni des Saxonnes. Mais il posait d'obscures limites. Un jour qu'on était allé un peu loin il gifla un petit lieutenant vicieux. C'était dans une grange,

devant une demi-douzaine de voltigeurs et une petite fille qui pleurait très fort.

Gifler un lieutenant, la veille d'une bataille, quand les feux des Kaiserlicks brillaient à trois milles des nôtres, évidemment, l'affaire n'allait pas traîner. Le coupable se retrouva aux fers et l'on désigna un peloton pour le lendemain.

Cette nuit-là, le lieutenant giflé galopa pour porter un ordre jusqu'à l'autre bout de la division où bivouaquait le 6e léger : presque une lieue. Il mourut très vite d'une seule balle reçue vers le milieu du dos. Voilà autre chose que nous disions sur Verbatim : il a des amis partout.

Le lendemain nous étions six cent mille à nous étriper sur la plaine, plus personne ne parla de l'histoire.

Il avait vécu tout cela, le simple soldat rebelle sous sa moustache grise, avec ses cheveux trop longs, ses dix-sept ans de service et son passé brumeux de prêtre. Il avait supporté tout cela, mais, traverser Paris, c'était trop. Il déserta dans sa ville.

Moi, j'ai marché avec Berthier sur la Loire : Orléans d'abord, puis Bourges avec un croupion d'armée qui s'était sottement chargé de défendre l'honneur du pays. Les Bourbons rentraient aux Tuileries. Nous avons attendu la mort glorieuse pendant quinze jours et la démobilisation pendant huit mois : la vie d'un soldat! En avril 16, je touchai ma feuille de route.

Où irais-je? On me proposait du service au bataillon de l'Ardèche, garde territoriale qu'on formait alors dans chaque département. J'aurais revu le pays, la tombe de mon père et, surtout, je serais resté militaire. Un militaire un peu déchu, soit, tirant plus sur le garde champêtre que sur le voltigeur (après tout, en 1816, nous étions en paix avec tout le monde), mais quand même un soldat : le seul métier que je connusse. Une carrière jalonnée par

de lents mouvements au sein de la hiérarchie, étayée par des certitudes douillettes, de petits honneurs ponctuellement rendus en échange d'une très douce abdication de la liberté. A vrai dire, âgé de vingt-six ans dont huit passés aux armées à mépriser les civils, je me trouvais désemparé à l'idée que je puisse devenir ce que nous appelions un pékin.

J'allais accepter l'Ardèche quand ma mère me fit écrire par notre cousin de Laurac. La situation en Vivarais devenait épouvantable. La réaction y sévissait et les blancs, si nombreux chez nous, tenaient le haut du pavé, parlaient fort, buvaient sec et pendaient court. A Privas, à Viviers, les cours prévôtales ne chômaient pas. Tout ce qui avait servi Bonaparte risquait d'être assommé d'abord, fusillé ensuite et jugé un peu plus tard.

Il fallait laisser passer du temps, conseillait ma mère. Dans quelques mois, quelques années au plus, les esprits se seraient calmés. Pour l'instant elle m'envoyait sa bénédiction et, par précaution, me signifiait qu'elle restait pauvre et contrainte, malgré son âge, d'ébouillanter des cocons dans la puanteur torride des magnaneries.

Je la soupçonnai de craindre le retour d'un fils encombrant et regrettai de devoir retarder nos retrouvailles. Affligée d'un esprit fantasque et d'une excessive dévotion à saint Régis, elle avait gardé de sa jeunesse un vif intérêt pour les hommes vigoureux et, malgré la carrière de son fils, l'horreur des républicains, des soldats et de Napoléon.

Elle se trouvait grosse de moi, disait-elle souvent, quand elle alla voir aux Vans décapiter des ci-devant sur la place de l'Égalité. Bouleversée, elle en garda une haine secrète pour les sans-culottes de province. La vue de tant de sang perturba sa gésine et fit que je suis né rouquin. C'est du moins ce qu'elle a toujours raconté à mon père.

L'Ardèche interdite, il fallait trouver autre chose. J'avais

de l'argent : on avait convenablement soldé les derniers fidèles du Tondu et je conservais quelques-uns des napoléons du colonel polonais. Paris me tentait. Vues de Bourges, les occasions qu'offrait la grande ville paraissaient mirifiques. J'avais mes bras, ma belle tournure, mon respect pour la discipline, eh bien! n'y aurait-il pas quelque milord, quelque boyard, prêt à m'engager comme valet, comme cocher peut-être?

Huit jours plus tard, rasé de près, modeste mais pas trop, la chemise ouverte sur des épaules ostensiblement vigoureuses, je sonnais à ma première porte. Puis, de maison en maison, interrogeant les concierges, guettant les écriteaux, je suivis un morne parcours qui me convainquit en deux semaines que toutes les places étaient prises. Les maîtres redoutaient les rescapés de la Grande Armée. Les malins n'avaient pas comme moi perdu six mois à l'armée de la Loire, ils avaient manifesté tout de suite leur amour de l'ordre et de la monarchie et raflé l'ouvrage au lendemain de l'abdication. A cela aussi il fallut renoncer : à cette existence de domestique déférent, de sous-officier civil, en somme.

Je me suis installé aux Batignolles, village où nous nous étions un peu battus l'année précédente. Une dame Plichon nous louait une chambre graisseuse et froide. Je dis « nous », car j'avais fondé avec Ludivine un ménage temporaire et lucratif qui nous convenait à tous deux.

Grande et pâle sous de beaux cheveux bruns dont elle était fière, Ludivine venait de Champagne où elle avait longtemps servi comme couturière. Un jour elle s'était lassée des ordres de la maîtresse, des importunités du maître. Elle avait quitté Épernay pour venir à Paris. Elle aimait les économies, les grands châles croisés sur la poitrine et la vie, qu'elle prévoyait courte. Elle haïssait les courants d'air et toussait par habitude.

Ludivine travaillait dans les bals. Évitant celui des Batignolles, son village, elle fréquentait surtout celui de la barrière de Clichy ou même, quand les soirées s'annonçaient tièdes, ceux de Saint-Ouen. Je la surveillais à l'écart, seul parfois, parfois entouré d'une demi-douzaine de mauvais garçons. Ils m'avaient accepté, m'ayant vu corriger un gandin de Chaillot que je soupçonnais de vouloir annexer Ludivine. Sans vraiment les aimer, j'avais adopté leur langage, leurs vêtements, leurs ruses.

Ma femme entraînait ses pratiques derrière des haies, en descendant vers Levallois. Quelquefois, prévenu par certains signes, je quittais la table, les hommes et leur linvé pour aller, comme je disais, poser des collets dans les garennes. J'y surprenais Ludivine avec quelque maraîcher qu'elle avait estimé riche. J'arrivais sur eux comme un renard puis, la lanterne soudain brandie, je les dévisageais longuement. Les louis venaient tout de suite : un regard de Chamoreau suffisait. Je porte assez d'horreurs en moi pour me faire obéir. Le miché détalait, Ludivine comptait l'argent et je méditais sur le désir et sur la peur. Puis, comme nous disions alors, je rentrais sorguer avec ma gerce.

Il ne fallait sortir le couteau que rarement et cela n'a tourné mal que deux fois : nous avons dû porter les corps jusqu'à l'embarcadère de Clichy, par les jardins.

Le jour, je m'occupais de mes bêtes pendant que Ludivine dormait ou rendait visite au notaire qui plaçait son argent. Avec mes derniers napoléons j'avais acheté cinq chèvres, quatre blanches, la dernière plutôt jaune. Je les enfermais le soir dans une cahute de planches au bout du jardin de la Plichon. Au matin j'allais y retrouver les senteurs et les gestes de mon enfance. Je les promenais un peu dans les terrains vagues puis, vers midi, nous descendions tous les six vers Paris.

Une famille d'Auvergnats avait considéré jusqu'à mon